

On attend encore le nouveau Tocqueville

BERNARD-HENRI LÉVY

A la veille de la parution en France d'« American Vertigo », le dernier essai de Bernard-Henri Lévy, déjà publié en Amérique, Anatol Lieven, chercheur à Washington, et spécialiste des Etats-Unis, nous en propose une lecture en avant-première.

LES EUROPEÛENS auraient bien besoin ces temps-ci d'un nouveau Tocqueville pour les aider à comprendre l'Amérique. Car jamais le pouvoir de l'Amérique n'a été aussi grand, bénéfique comme maléfique : un pouvoir qui implique en particulier celui d'influencer le sort de l'Europe. On aurait donc tendance à imaginer les auteurs européens les plus compétents prêts à faire la queue pour analyser l'Amérique. Et pourtant, le nombre d'ouvrages récents qui transcendent les clichés négatifs, ou plus rarement positifs, sur les Etats-Unis est extrêmement bas.

A bien des égards, les intellectuels français les plus au fait de l'histoire devraient être les mieux placés pour écrire sur l'Amérique. Contrairement aux Britanniques, ils ne risquent pas d'être trompés par d'apparentes similarités. Ils savent bien que ces gens-là sont des étrangers parlant une autre langue. Cependant, de nombreux aspects de la tradition française sont plus proches des Etats-Unis que ne le sont leurs équivalents britanniques.

En effet, la France et les Etats-Unis partagent le même sentiment nationaliste assimilateur et optimiste, avec la forte conscience d'une mission civilisatrice qui l'accompagne, mais aussi la face obscure de ce nationalisme, le pessimisme et le chauvinisme, la tendance à l'exclusion et à la paranoïa, l'insistance sur la nécessité de remplir certains critères ethniques, religieux et culturels pour être un « vrai » Français ou un « vrai » Américain.

C'est donc avec beaucoup d'espoir et d'intérêt que j'ai ouvert le nouveau livre de Bernard-Henri Lévy, *American Vertigo : Travelling America in the Footsteps of Tocqueville* (« Vertige américain : voyage à travers l'Amérique dans les pas de Tocqueville »), à partir d'une série d'articles commandés par la revue *Atlantic Monthly* sur ce sujet. Il est vrai que les états de service de M. Lévy ne plaident guère en sa faveur, mais au moins affirme-t-il aimer et admirer l'Amérique. De fait, le ton du livre est dans l'ensemble équilibré et bienveillant, et il ne fait pas de doute qu'il ne contient nulle trace d'anti-américanisme primaire.

Dans le but de prouver combien ma foi dans le livre était sincère, je dirai simplement qu'elle a survécu à la lecture de la page 16, dans la version



Bernard-Henri Lévy est parti aux Etats-Unis sur les traces de Tocqueville. M. Lafont/Starface.

américaine, qui nous informe que « voyager en avion érase temps et distances ». Mais elle a encaissé un nouveau coup dur à la page 22, face à l'affirmation selon laquelle le drapeau américain est « celui de la cavalerie américaine dans les westerns » (l'imaginer-t-on arborer des drapeaux chinois ?).

Une langue assommante et prétentieuse

Mais dès la page 23, qui nous signale que les prisons américaines sont entourées de très hauts murs, il devient clair que si le livre nous en dira assurément long sur M. Lévy, il est peu probable qu'il nous apprenne des choses que nous ne savions déjà sur l'Amérique. Pourtant, j'ai poursuivi ma lecture jusqu'à la fin, où l'on découvre que « la mort, le 11 Septembre, avait frappé indistinctement ». Entre-temps, nous avons également appris que la ville de Newport, dans le Rhode Island, possède « un musée naval, une bibliothèque universitaire, des bed & breakfast... des arbres magnifiques, des courts de tennis... ». Merci, cher M. Lévy, pourriez-vous nous

préciser le prix du billet d'entrée et les heures d'ouverture ?

On espère cependant qu'aucun guide de voyage ne sera jamais écrit dans une langue aussi assommante et prétentieuse que celle de M. Lévy. Les phrases longues de douze lignes ou plus ne sont pas rares, certaines ne voulant manifestement rien dire du tout. Par exemple : qu'est-ce au juste que « le choc comme volonté et représentation » peut bien vouloir dire ? Le texte est en outre criblé de citations d'auteurs classiques français, dont beaucoup semblent hors sujet. Mais peut-être est-il injuste de critiquer M. Lévy pour ces signes extérieurs de culture : j'en faisais moi-même autant quand j'étais lycéen. Dans le même esprit de charité, on admettra que certains mots sonnant de façon fort improbable dans la bouche de ses interlocuteurs américains sont le résultat de la traduction en français des entretiens originaux, puis de leur retraduction en anglais. Certes, j'adorerais qu'un gérant américain de bed & breakfast me dise

Le Figaro Jeudi 2 mars 2006. 12

que « gérer un bed & breakfast est la passion de notre existence », mais je crains fort que ce ne soit pas pour tout de suite.

Il est tout de même un aspect du style de M. Lévy qui insulte franchement l'intelligence du lecteur : c'est cette incorrigible habitude de finir certains passages de la version américaine par des expressions comme « et pourtant... » ou « et malgré cela... » suivies de points de suspension. Il s'agit d'une pratique habituelle dans les textes soviétiques et postsoviétiques que j'avais fini par détester lorsque j'étais correspondant permanent dans l'ex-Union soviétique. Car de deux choses l'une : ou bien cette façon de faire signifie que l'auteur veut insinuer quelque chose mais n'a pas le courage de le dire (ou les preuves pour le faire), ou bien elle montre que l'auteur est incapable de finir son raisonnement et qu'il n'y avait dès le début aucune pensée solide.

Des reportages directs, vifs et bien vus

Tâchant une fois de plus d'être aimable avec M. Lévy, admettons que cette dernière proposition est la bonne. Et glissons sur ses tentatives horriblement superficielles et confuses de distinguer différentes tendances parmi les chrétiens américains, au sein du mouvement néoconservateur, dans l'histoire de la politique étrangère américaine en général (de fait, dans le dossier bosniaque, l'ancien secrétaire d'Etat James Baker est un réaliste, et en aucun cas un « isolationniste » comme le prétend Lévy) et dans d'autres aspects de la scène américaine.

Tout cela est bien dommage parce que, de temps en temps, quand il cesse de citer Proust et de poser des questions abscones et pseudo-intellectuelles auxquelles il ne fournit aucune réponse, M. Lévy est capable de livrer des passages qui sont du reportage direct, vif et bien vu. C'est ce qui fait surtout regretter que la France et l'Europe aient encore à attendre un nouveau Tocqueville.

ANATOL LIEVEN

traduit de l'anglais par Vincent Raynaud

Anatol Lieven est journaliste et historien, chercheur associé à la New America Foundation, à Washington. Son dernier livre, *Le Nouveau Nationalisme américain, vient de paraître chez Gallimard / Folio Essais, préface d'Emmanuel Todd, 488 p.*

American Vertigo

de Bernard-Henri Lévy

Grasset, 495 p., 20,90 €. A paraître le 8 mars.

BHL en vedette américaine

Le succès de Bernard Henri-Lévy aux Etats-Unis est d'abord le fruit d'une formidable entreprise de marketing de la part de son éditeur américain, Random House.

De notre correspondant à New York

« SIVOUS ÊTES écrivain et avez un nouveau livre en librairie, lequel des deux vaut mieux, une critique mémorablement négative dans la Revue littéraire du Times... ou pas de critique du tout ? » C'est la question que pose dans sa dernière livraison le supplément littéraire du

New York Times à Bernard-Henri Lévy, après avoir proprement « assasiné » son *American Vertigo* sous la plume de Garrison Keillor, un auteur et producteur d'une émission de radio qui se veut le chantre de l'Amérique profonde. Une Amérique qui, bien sûr, ne s'est pas reconnue dans les analyses d'un intello français prié de « ne pas se cogner dans la porte en sortant ».

La réponse est du BHL pur jus : « J'ai toujours pensé que la controverse était la meilleure chose qui puisse arriver, enfin une des meilleures. » Les chiffres des ventes aux Etats-Unis semblent lui donner raison puisque son livre s'est classé en quinzième po-

sition de la liste des best-sellers de non-fiction de la même *New York Times Book Review*, la semaine du 19 février (avant de retomber, certes, à la vingt-huitième place une semaine plus tard). Mais il était en tête de celle du *Boston Globe* !

Servie par la visibilité donnée à l'article de Keillor, en une du supplément, avec une énorme photo en couleur de BHL, le 29 janvier dernier, la polémique a d'autant mieux fonctionné que la « victime » a su l'entretenir : dans un long droit de réponse paru le 19 février, Lévy met son détracteur au défi d'un débat « devant le public de son choix, mais face à face

culé pour l'entendre et il a fallu refuser du monde un peu partout.

Au-delà des mérites du livre, très diversement reçu par la critique, son succès est d'abord le fruit d'une formidable entreprise de marketing de la part de son éditeur américain, Random House. *American Vertigo* n'est pas le premier exemple d'un livre français traduit et vendu aux Etats-Unis avant d'être lancé en France (il a été devancé en 1987 par le *Sartre* d'Annie Cohen-Solal et, bien avant, par certains romans de Romain Gary) ; mais « c'est la première fois qu'une maison américaine déploie autant d'efforts pour soutenir à fond un livre français »

tout au long d'une tournée hyper-médiatisée, affirme Tom Bishop, directeur du Centre d'études et de civilisation françaises à la New York University.

L'éditeur a misé juste : prise dans le vertige du doute, l'Amérique est curieuse de savoir ce que pense d'elle un « héritier » autre critique du *New York Times* de Tocqueville, même si, selon une indépendance de son supplément littéraire et autrement plus sérieuse que celle de Garrison Keillor, « son voyage de découverte doit autant à Jack Kerouac ou Walt Whitman » qu'à l'illustre auteur de *La Démocratie en Amérique*.

JEAN-LOUIS TURLIN

2/2